

Non que le Sénat les eût formellement reconnus : loin de là : mais on évita de les mettre en demeure de restituer. A quelle cause attribuer cette conduite ambiguë ? Pourquoi tout au moins n'avoir point expressément renoncé à la possession de l'Égypte et de Chypre ? Je n'hésite point à voir cette cause dans la rente sonnante que les deux rois *précaires* payaient aux chefs de coteries à Rome, pour que l'état de choses se continuât. Au fond, Rome avait de sérieuses raisons de ne pas toucher à l'appât qui s'offrait. Par sa position toute spéciale, par son organisation financière, l'Égypte eût mis dans la main d'un prêteur romain la puissance de l'argent, la domination des mers et surtout une force indépendante ! Comment admettre qu'une oligarchie soupçonneuse autant que faible pût jamais se prêter à l'édification d'un tel pouvoir ? A ce point de vue encore, on comprend que Rome ne voulût pas de la possession immédiate des pays du Nil.

Non-intervention  
en Asie-Mineure  
et en Syrie.

L'inaction du Sénat, en présence des événements qui agitaient l'Asie-Mineure et la Syrie, ne saurait au contraire se justifier. La République ne reconnaissait pas au conquérant arménien les titres de roi de Cappadoce et de Syrie, je le veux : mais elle ne fit rien non plus pour le repousser dans ses limites, quelque facilité qu'elle eût de pénétrer en Syrie, par exemple à l'occasion de la guerre devenue nécessaire contre les pirates, en 676. Pourtant tolérer l'occupation de la Cappadoce et de la Syrie sans déclarer la guerre, c'était non-seulement abandonner ses protégés, mais laisser s'écrouler les plus solides fondements de sa puissance extérieure. C'était chose grave déjà que de sacrifier, sur l'Euphrate et le Tigre, les établissements helléniques, ces ouvrages avancés de son empire : mais à permettre aux Asiatiques de prendre pied sur la Méditerranée, vraie base politique de l'empire oriental, on ne prouvait pas simplement son amour de la paix, on confessait en outre que pour être plus oligarchique qu'avant, l'oligarchie restaurée par

78 av. J.-C.

Sylla n'en était ni plus sage ni plus capable d'énergie, et que l'heure avait sonné du commencement de la fin du monde romain.

De l'autre côté, on ne voulait pas la guerre. Tigrane n'avait nul motif de la souhaiter, puisque Rome lui abandonnait ses clients sans prendre les armes. Mithridate, qui n'était rien moins qu'un pacha stupide, et qui dans ses jours de bonheur ou d'infortune avait expérimenté ses amis et ses ennemis, Mithridate savait très-bien qu'au cas d'une seconde guerre avec Rome, il serait seul encore, comme durant la première. Il n'avait donc rien de mieux à faire que de se tenir tranquille, et de se fortifier en silence. Ses protestations de paix étaient sincères, il l'avait bien montré dans sa rencontre avec Muréna (V, p. 343) ; et il continuait dans cette voie, évitant toute fausse démarche de nature à faire sortir la République de son attitude passive !

Mais de même que la première guerre avec le roi du Pont s'était à la fin engagée sans qu'aucun des belligérants la voulût en réalité, de même, à cette heure, les soupçons réciproques allaient croissant par l'effet des intérêts contraires. Les soupçons amenaient les préparatifs de défense ; et ceux-ci, pesant de leur poids, conduisaient à la rupture ouverte. Depuis longtemps Rome avait assez peu foi dans son effectif militaire et dans ses ressources immédiates de combat : quoi de plus naturel qu'une telle méfiance, chez qui n'entretient pas sur pied une armée permanente, et là où le gouvernement médiocrement conduit repose au sein d'une assemblée délibérante ? Par suite il était passé en axiôme dans la politique romaine que la guerre une fois entamée, il convenait de la pousser, non jusqu'à la défaite de l'ennemi, mais jusqu'à sa destruction. On s'était d'abord montré peu satisfait de la paix naguère conclue par Sylla, tout comme autrefois on avait regretté les conditions octroyées par Scipion l'Africain à Carthage. Tous les jours on manifestait des craintes

à l'endroit du roi du Pont : on pronostiquait une seconde et prochaine attaque, et cela, non sans motif, les circonstances présentes étant les mêmes que celles d'il y avait douze ans. Avec les armements de Mithridate coïncidaient une guerre civile dangereuse, les incursions des Thraces en Macédoine, et celles des pirates, dont les flottes couvraient la mer. De même qu'autrefois s'étaient échangés les messages et les émissaires entre Mithridate et les Italiens, de même aujourd'hui on allait et venait du camp des émigrés romains d'Espagne à celui des réfugiés de la cour de Sinope. Déjà, au début de l'an 677, on s'était écrié en plein Sénat, que pendant la guerre civile italienne, le roi du Pont n'attendait qu'une occasion pour se jeter sur les terres romaines; et l'on avait renforcé, pour parer aux éventualités, les corps d'armée des provinces d'Asie et de Cilicie.

77 av. J.-C.

Mithridate, de son côté, suivait avec une inquiétude croissante tous les mouvements de la politique des Romains. Il sentait bien que quelque répugnance qu'y montrât le Sénat dans sa faiblesse, ils ne pouvaient pas, à la longue, ne pas se mettre en guerre avec Tigrane; et que lui-même, à son tour, il aurait à entrer en jeu. Au milieu du tumulte de la révolution lépidienne, il avait en vain tenté d'obtenir du Sénat l'instrument écrit de son traité de paix, qui lui faisait toujours défaut : il ne l'espérait plus, et voyait là le symptôme du renouvellement prochain de la lutte. Rome la commençait en quelque sorte, en guerroyant contre les pirates : les attaquer, c'était indirectement attaquer les rois d'Orient, leurs alliés. Les prétentions ambiguës de Rome sur l'Égypte et l'île de Chypre étaient une autre pierre d'achoppement. Le roi de Pont n'avait-il pas fiancé deux de ses filles, *Mithridatis* et *Nyssa*, à ces deux Ptolémées que le Sénat persistait à ne point formellement reconnaître? Les émigrés poussaient à frapper un grand coup : enfin les succès de Sertorius en Espagne, succès dont s'enquérail le roi, au moyen de ses envoyés qui sui-

vaient le camp de Pompée sous de spécieux prétextes, lui ouvraient l'avantageuse perspective de n'avoir plus dans la prochaine guerre à lutter à la fois contre les deux partis, et de pouvoir au contraire combattre l'un en s'appuyant sur l'autre. Où trouver une heure plus favorable? Ne valait-il pas mieux en fin de compte déclarer la guerre avant que Rome la dénonçât?

Sur ces entrefaites (679), *Nicanor III Philopator*, roi de Bithynie, mourut. Il était le dernier de sa race, son fils né de *Nyssa* passant pour illégitime ou l'étant en effet. Il laissait par testament son royaume aux Romains, qui prirent sans tarder possession d'un pays limitrophe de leur province, et depuis longues années visité par les magistrats et les trafiquants italiens. A la même époque, Cyrène, qui leur était échue dès 658, est érigée aussi en province : un préteur y est envoyé (679). Ces mesures aussi bien que les attaques dirigées contre les pirates sur la côte du sud de l'Asie-Mineure, surexcitaient les méfiances de Mithridate. L'annexion de la Bithynie surtout, la Paphlagonie ne pouvant compter, faisait des Romains les voisins immédiats de son royaume pontique : c'était là le dernier coup. Il prit son parti, et dans l'hiver de 679 à 680, déclara la guerre à la République.

Il eût volontiers demandé aide pour sa rude entreprise. Son plus proche et plus naturel allié était le Grand-Roi d'Arménie : mais celui-ci, politique à courtes vues, repoussa les propositions de son beau-père. Restaient les insurgés et les pirates. Mithridate eut soin de se tenir en communication avec les uns et les autres, et jeta de fortes escadres dans les eaux de Crète et d'Espagne. Avec Sertorius il avait conclu, on l'a vu, un traité (p. 164) par lequel Rome lui abandonnait la Bithynie, la Paphlagonie, la Galatie et la Cappadoce, cessions purement nominales, il est vrai, et que la fortune des champs de bataille pouvait seule ratifier. Plus sérieuse était l'assistance qu'il recevait du général des Espagnols par l'envoi d'officiers romains

75 av. J.-C.

La Bithynie et Cyrène deviennent romaines.

96.

75.

Explosion de la guerre.

75-74.

Armements du Pont.

qui pourraient commander et conduire les armées et les flottes pontiques. Sertorius avait nommé ses représentants près la cour de Sinope les deux hommes les plus actifs parmi les émigrés d'Orient, *Lucius Magius* et *Lucius Fannius*. Chez les pirates aussi, Mithridate trouva du secours. Ils s'étaient établis en nombre dans le royaume pontique, et grâce à eux il semble qu'il lui avait été possible de constituer une force navale imposante, tant par le nombre que par la bonté des vaisseaux. Quoi qu'il en soit, son principal appui était dans sa propre armée : avec elle, il lui était permis d'espérer qu'il serait maître des possessions romaines d'Asie bien avant l'arrivée des légions. Et puis, tout ne favorisait-il pas l'invasion par les soldats du Pont ? Dans la province d'Asie les contributions imposées par Sylla avaient fait la détresse de l'argent : la Bithynie se regimbait contre la nouvelle administration romaine : en Cilicie et en Pamphylie la guerre dévastatrice à peine finie avait laissé un foyer tout prêt à se rallumer. Les munitions ne manquaient pas. Les greniers royaux renfermaient 2,000,000 de médimnes de blé. La flotte et les soldats étaient innombrables et bien exercés. Les mercenaires Bastarnes, notamment, fournissaient une troupe choisie, de force à tenir tête aux légionnaires italiens. Donc cette fois encore, ce fut Mithridate qui prit l'offensive. Un corps commandé par Diophantos entra en Cappadoce, pour y occuper les places fortes et y fermer aux Romains la route du Pont. Au même moment, un officier envoyé par Sertorius, le propréteur *Marcus Marius*, entra en Phrygie, accompagné d'un général pontique nommé *Eumachos* : ils devaient soulever la province romaine et les gens du Taurus : quant à l'armée principale, qui comptait plus de 400,000 hommes avec 46,000 cavaliers, et 400 chars à faux, *Taxile* et *Hermocrate* la conduisaient, sous les ordres suprêmes du roi. Donnant la main à la flotte de guerre formée de 400 voiles obéissant à *Aristonicos*, elle longeait la côte nord de l'Asie-Mineure, et

prenait possession de la Paphlagonie et de la Bithynie.

Du côté de Rome, on avait tout d'abord choisi pour général en chef le consul de l'an 680, *Lucius Lucullus*. Le gouvernement d'Asie et de Cilicie lui était donné avec le commandement des quatre légions campées en Asie-Mineure : il en amenait une cinquième avec lui d'Italie. Son armée comptait ainsi 30,000 hommes de pied, et 4,600 cavaliers. Il avait ordre de marcher sur le Pont, en traversant la Phrygie. Son collègue *Marcus Cotta*, avec la flotte et un autre corps d'armée, se dirigeait vers la Propontide, pour couvrir l'Asie et la Bithynie. Enfin le Sénat avait ordonné l'armement général des côtes, des côtes de Thrace surtout, plus particulièrement menacées par la flotte ennemie : en même temps et par extraordinaire, mission était donnée à un seul d'avoir à nettoyer toutes les mers et toutes les plages infestées par les pirates et leurs alliés du Pont. Le choix du Sénat tomba sur le préteur *Marcus Antonius*, fils de celui qui, trente ans plutôt, avait le premier châtié les corsaires de Cilicie (V, p. 89). De plus, on mettait à la disposition de Lucullus une somme de 72,000,000 de sesterces (5,500,000 *thal.* = 20,625,000 fr.), pour l'équipement d'une flotte, somme qu'il refusa d'ailleurs. Par où l'on voit que le gouvernement de la République constatait enfin que l'établissement naval négligé avait produit presque tout le mal, et qu'à l'avenir, autant du moins qu'il se peut faire à coups de décrets, on entendait sérieusement y pourvoir.

La guerre commença donc sur tous les points en 680. Par malheur pour Mithridate, au moment même où il la dénonçait, l'astre de Sertorius allait décliner, emportant avec lui l'une des grandes espérances de l'Asiatique, et laissant Rome libre de consacrer toutes ses forces aux expéditions maritimes et d'Asie-Mineure. Ici pourtant Mithridate recueillit d'abord les bénéfices de l'offensive et de la distance qui séparait les Romains du théâtre actuel de la lutte. Le propréteur de Sertorius avait immédiate-

74 av. J.-C.

Armements  
romains.

74.

Commencement  
de la guerre.

89 av. J.-C.

ment pénétré dans la province: nombre de villes lui ouvrirent leurs portes: les familles romaines qui s'y étaient fixées y furent passées au fil de l'épée, comme en 666: les Pisidiens, les Isauriens et les Ciliciens se levèrent. A ce moment la République n'avait point de soldats sur les lieux menacés. Quelques hommes plus déterminés tentèrent bien par eux-mêmes d'empêcher les massacres. Ainsi, par exemple, à la nouvelle de ces graves événements, le jeune Gaius César quitta Rhodes, où il poursuivait ses études, et se jeta, avec quelques troupes ramassées en hâte, au devant des insurgés: mais que pouvaient ces trop rares volontaires? Si le brave tétrarque des *Tolistoboïes*, Gaulois établis autour de Pessinonte, si *Déjotarus* n'avait pas pris parti pour Rome, et combattu victorieusement les généraux de Mithridate, Lucullus, pour son début, aurait eu à reconquérir sur l'ennemi tout le massif intérieur de la province. Il n'en dut pas moins perdre un temps précieux à y rétablir le calme, à refouler l'ennemi vers la frontière; et les modestes succès que put remporter sa cavalerie ne compensèrent pas, tant s'en faut, ces premiers désavantages. Sur la côte nord d'Asie-Mineure, les choses allèrent plus mal encore qu'en Phrygie. Là la flotte et l'armée du Pont étaient complètement maîtresses de la Bithynie: le consul Cotta avec sa petite troupe et ses quelques vaisseaux s'était réfugié à grande peine dans les murs et le port de Chalcédoine, où Mithridate le tenait bloqué. Toutefois, de cette situation fâcheuse sortit quelque chose d'heureux pour les Romains. En occupant l'armée pontique devant Chalcédoine, Cotta attirait Lucullus à son secours, et provoquait ainsi la jonction de toutes les forces romaines. La lutte pouvait se décider aussitôt sans avoir à pourchasser l'ennemi jusque dans des contrées reculées, impraticables. Lucullus marcha en effet à Cotta. Mais celui-ci, rêvant une victoire remportée à lui seul et avant l'arrivée de son collègue, ordonne la sortie au chef de la flotte, *Publius Rutilus Nudus*. Elle n'aboutit qu'à une sanglante

Les Romains  
sont battus  
devant  
Chalcédoine.

défaite: aussitôt les Pontiques d'attaquer le port, de briser la chaîne qui le ferme, et d'y brûler tous les vaisseaux romains, soixante-dix environ en nombre. Lucullus était sur le fleuve *Sangare* [*Sakarah*], lorsqu'il apprit ce qui s'était passé. Il accéléra sa marche, au grand mécontentement de ses soldats, qui s'inquiétaient peu de Cotta et eussent bien mieux aimé piller un pays sans défense, que d'apprendre à vaincre à leurs camarades. La survenue de Lucullus rétablit les affaires. Le roi leva le siège; mais loin de s'en retourner dans le Pont, il s'étendit le long de la Propontide et de l'Hellespont, occupa Lampsaque et commença l'investissement de la grande et riche ville de Cyzique [*Bal Kyz*].

C'était s'enfoncer dans un véritable cul-de-sac. Il eût agi plus utilement pour sa cause en mettant la distance entre lui et les Romains. A Cyzique, plus qu'en nulle autre cité, s'étaient maintenues les anciennes traditions et le savoir-faire helléniques: les habitants, bien que décimés, soldats et vaisseaux, dans le double et désastreux combat de Chalcédoine, fournirent une résistance opiniâtre. La ville était bâtie sur une île toute voisine de la côte, avec laquelle un pont la mettait en communication. Les assiégeants occupèrent d'abord les hauteurs de terre ferme qui descendaient jusqu'au pont et au faubourg attenant: sur l'île même ils couronnèrent la célèbre colline *Dindyménienne*<sup>1</sup>; puis en terre ferme et dans l'île, les ingénieurs grecs de Mithridate employèrent tous les moyens de l'art pour rendre l'assaut praticable. Mais les assiégés fermèrent durant une nuit la brèche, enfin ouverte à grande peine, et les efforts de l'armée pontique se brisèrent contre les murailles, aussi bien que la menace barbare du roi, lequel avait annoncé aux Cyzicéniens qu'il ferait tuer leurs frères captifs devant leurs portes, s'ils se refusaient

Mithridate  
assiège Cyzique.

<sup>1</sup> [Strab. p. 575: là était un temple de la Mère des Dieux, dite de *Dindymon*.]

plus longtemps à les lui ouvrir. Les Cyzicéniens n'en persistèrent dans leur défense qu'avec plus d'énergie et de succès : il s'en fallut de peu qu'un jour, au cours du siège, ils ne fissent Mithridate lui-même prisonnier. Sur ces entrefaites, Lucullus s'était établi dans une forte position à l'arrière des assiégeants, et quoiqu'il ne pût directement secourir la ville, il coupait tous les vivres arrivant par terre à l'armée pontique. Cette armée immense, évaluée à 300,000 têtes y compris le train, ne pouvait plus ni marcher ni combattre, resserrée qu'elle était entre une place inexpugnable et les légions immobiles. Elle ne s'approvisionnait plus que grâce à sa flotte qui, heureusement pour Mithridate, commandait la mer. Vint la mauvaise saison : une tempête détruisit presque tous les travaux de siège : le manque de vivres, et surtout de fourrages, rendait la situation intolérable. Les animaux de charge et le train furent renvoyés sous l'escorte de la plus grande partie de la cavalerie : ils devaient à tout prix se glisser au travers de l'ennemi, ou s'ouvrir par la force un passage. Lucullus les atteignit sur le *Rhyndaque* [*Mohalidsch*], à l'est de Cyzique, et les anéantit. Une autre division, aussi de cavalerie, ayant *Métrophane* et *Lucius Fannius* à sa tête, erra longtemps par toute l'Asie-Mineure occidentale, et dut s'en revenir au camp devant Cyzique. La faim, la maladie faisaient d'effrayants ravages. Quand commença le printemps (684), les Cyzicéniens redoublèrent d'efforts et s'emparèrent des travaux élevés par Mithridate sur le mont *Dindymon* : il ne resta plus au roi qu'à lever le siège et à mettre sur sa flotte tout ce qu'elle pouvait prendre et sauver. Puis il fit voile vers l'Hellespont : mais pendant l'embarquement et pendant la route les tempêtes lui infligèrent de nouvelles pertes. La division de terre ferme, conduite par *Hermaeos* et *Marius*, leva aussi le pied pour aller se réfugier dans les murs de *Lampsaque*, et de là s'embarquer à son tour. Elle avait abandonné ses bagages, ses malades et ses blessés, que les Cyzicéniens

Destruction  
de l'armée  
du Pont.

73 av. J.-C.

exaspérés massacrerent : et sur le chemin, au passage de l'*Æsepos* et du *Granique* [le *Boklou* et le *Khodja-sou*], elle eut affaire à *Lucullus*. Grandement diminuée de nombre, elle atteignit pourtant son but ; et les vaisseaux du roi emmenèrent tout ensemble, hors de la portée des Romains, les derniers débris de la grande armée et les habitants de *Lampsaque*.

*Lucullus* s'était montré sage et habile dans la conduite de la guerre : il avait réparé les fautes de son collègue, et, sans livrer bataille, détruit l'élite de l'armée royale, 200,000 soldats, dit-on. Que s'il avait eu encore cette flotte, brûlée par les Pontiques dans le havre de *Chalcédoine*, pas un de leurs soldats ne se serait échappé. Son œuvre était inachevée : en dépit de la catastrophe de *Cyzique*, il ne put empêcher les vaisseaux ennemis de se mettre en faction dans la *Propontide*, bloquant *Périnthe* et *Byzance*, sur la côte d'Europe, dévastant *Priapos*, sur la côte d'Asie, et couvrant le quartier-général du roi, établi dans *Nicomédie*. Bien plus, on vit une escadre de cinquante voiles qui portait dix mille hommes avec *Marius* et l'élite des émigrés, pénétrer jusque dans la mer *Égée* : le bruit courait qu'elle voguait vers l'Italie pour y opérer un débarquement et rallumer la guerre civile. Heureusement les navires demandés par *Lucullus* aux cités asiatiques au lendemain du désastre de *Chalcédoine* commençaient à entrer en campagne : une petite flotte put sortir et se mettre à la recherche de l'ennemi dans les eaux de l'archipel. *Lucullus*, marin éprouvé (V, p. 297), la commandait en personne. Devant le *Port des Achéens*, dans le canal qui sépare la côte troyenne de l'île de *Ténédos*, étaient cinq quinquérèmes qu'*Isidoros* conduisait à *Lemnos*. Il les surprit et les coula. Un peu plus loin, dans la petite île de *Néa*, point peu visité entre *Lemnos* et *Scyros*, trente-deux autres navires pontiques étaient au repos, tirés sur le rivage : *Lucullus* tomba sur ces navires, sur les équipages épars, et captura tout. Là périrent en

La guerre  
sur mer.

combattant, ou sous la hache du bourreau après le combat, Marius et les plus déterminés parmi les émigrés. Toute la flotte de la mer Égée était anéantie. Pendant ce temps, renforcés par des envois de troupes italiennes, et par une escadre telle quelle ramassée sur place, Cotta et les lieutenants de Lucullus, *Voconius*, *Barba* et *Gaius Valerius Triarius* avaient continué la guerre en Bithynie. A l'intérieur, Barba avait pris *Prusiade*, sous l'Olympe, et *Nicée* : Triarius avait pris *Apamée*, sur la côte [l'ancienne *Mirleia*], et *Prusiade sur mer* (l'ancienne *Cius*). Tous les généraux se réunirent ensuite et marchèrent ensemble contre Mithridate, toujours posté à Nicomédie : mais celui-ci, sans les attendre, s'enfuit sur ses vaisseaux et reprit le chemin du Pont. Encore ne put-il s'échapper que grâce au retard de Voconius, chargé avec son escadre de bloquer le port de cette ville. Chemin faisant, le roi s'était emparé d'Héraclée, que la trahison lui livrait : mais un orage survint, qui lui enleva soixante vaisseaux et dispersa le reste de sa flotte. Il rentra presque seul à Sinope. L'offensive par lui prise n'avait abouti qu'à la complète défaite de ses armées de terre et de mer, défaite inglorieuse, surtout pour le chef suprême !

Mithridate  
forcé de rentrer  
dans le Pont.

Invasion du Pont  
par Lucullus.

73 av. J.-C.

Lucullus attaquait à son tour. Triarius prit le commandement de la flotte, avec mission de fermer l'Hellespont et de guetter au passage les vaisseaux pontiques revenant de Crète ou d'Espagne. Cotta entreprit l'investissement d'Héraclée : l'actif et fidèle chef galate et le roi de Cappadoce, *Ariobarzane*, se chargeaient de l'œuvre difficile du ravitaillement des Romains : enfin Lucullus lui-même, à l'automne de 684, entra sur les terres pontiques, épargnées jusque-là, et dont nul ennemi depuis longtemps n'avait foulé le sol. Mithridate, décidé à ne plus faire que se défendre, recule sans combattre de Sinope à *Amisos*, d'*Amisos* à *Cabira* (plus tard *Néocésarée*, auj. *Niksar*), sur le *Lycus*, un des affluents de l'*Iris* : il se contente d'attirer le Romain au plus profond du pays pour couper

ensuite ses vivres et ses communications. Lucullus le suit à marches forcées, laissant de côté Sinope ; et franchissant l'*Halys*, l'antique frontière de Scipion, il place un cordon de troupes autour des forteresses importantes d'*Amisos*, *Eupatoria* (sur l'*Iris*), *Themiscyra* (sur le *Thermodon*) : l'hiver seul met fin à ses progrès, mais non à l'investissement des villes. Les soldats murmurent contre ce capitaine, qui veut avancer toujours, avec qui jamais ils ne récoltent les fruits de leurs efforts ; ils répugnent à ces blocus établis sur une grande échelle, au cœur de la plus dure saison. Mais il n'était pas dans l'habitude de Lucullus d'écouter les plaintes : dès le printemps de 682, il pousse plus loin et arrive devant Cabira, laissant deux légions avec *Lucius Murena* devant Amisos. Pendant l'hiver, Mithridate avait fait de nouvelles tentatives pour amener le Grand-Roi d'Arménie à se jeter dans la lutte, efforts vains, qui n'avaient produit que des promesses. Les Parthes, bien moins encore, se montraient enclins à venir en aide à une cause perdue. Cependant, à force d'activité et en enrôlant des soldats chez les Scythes, le roi avait pu réunir une armée considérable devant Cabira, sous les ordres de Diophantos et de Taxile. Les Romains, qui ne comptaient que trois légions avec une cavalerie bien inférieure à celle des Pontiques, ne pouvaient tenir la plaine : pour gagner Cabira, ils durent, non sans fatigues et sans pertes, suivre des sentiers plus longs et difficiles. Les deux armées restèrent quelque temps immobiles en face l'une de l'autre. On ne combattait guère qu'en fourrageurs, les vivres étant rares dans les deux camps : à cet effet, Mithridate avait organisé en corps volant l'élite de ses cavaliers et une division de fantassins commandés spécialement par les mêmes Taxile et Diophantos. Toujours en mouvement entre le Lycus et l'*Halys*, ils coupaient les transports expédiés de Cappadoce aux Romains. Mais un jour, un officier en sous-ordre de Lucullus, *Marcus Fabius Hadrianus*, chargé de l'escorte

72 av. J.-C.

d'un des convois, battit dans un défilé la troupe ennemie qui le guettait, au moment même où elle allait se jeter sur lui; puis bientôt, renforcé par une division sortie du camp, il vainquit les généraux pontiques et les mit en fuite. Cette défaite était irréparable: la cavalerie du roi, le corps en qui il mettait toute sa confiance, n'était plus. Il apprit dans Cabira la désastreuse nouvelle par les premiers fuyards accourus du champ de bataille, lesquels n'étaient ni plus ni moins que Taxile et Diophantos eux-mêmes; il l'apprit avant que Lucullus ne connût sa victoire, et se décida aussitôt à la retraite. Mais la connaissance de cette décision se répandit comme l'éclair parmi les intimes du roi, et les soldats prirent panique en les voyant plier bagage en toute hâte. Ce fut à qui ne serait pas le dernier à courir: petits et grands s'enfuyaient comme un gibier épouvanté: ils n'écoutent plus rien, pas même la voix du roi, et celui-ci est entraîné par le flot de l'irrésistible et confuse débandade. Lucullus averti arrive: les Pontiques se laissent massacrer presque sans résistance. Si les légions avaient gardé les rangs et maîtrisé leur ardeur de butin, pas un homme n'eût pu échapper, sans doute, et Mithridate eût été pris. Il gagna à grande peine *Comana* (non loin de *Tokat* et des sources de l'Iris) par la montagne, suivi de quelques hommes seulement. De là il s'échappa encore, poursuivi par *Marcus Pompeius* et un corps romain; et enfin, passant la frontière avec 2,000 cavaliers environ, il entra, près de *Talauro*, dans la Petite-Arménie. Mais s'il trouva dans les états du Grand-Roi un asile, il n'y trouva rien de plus (fin de 682). Tigrane, affectant de traiter en roi son beau-père fugitif, se garda de l'inviter à sa cour, et le retint confiné sur une frontière perdue de ses états, dans une sorte de prison décente. Pendant ce temps les Romains parcouraient en vainqueurs tout le Pont, toute la Petite-Arménie: la plaine se soumettait sans résistance jusqu'à *Trapezus* [*Trébizonde*]. Les gardiens des trésors royaux se ren-

Victoire  
de Cabira.

72 av. J.-C.

Le Pont conquis.

dirent à leur tour après plus ou moins d'hésitation, et livrèrent leurs caisses. Quant aux femmes du harem, sœurs, épouses et concubines sans nombre du roi, celui-ci n'ayant pu les emmener dans sa fuite, un de ses eunuques les avait toutes mises à mort à *Pharnacée* [*Cérasonte* <sup>1</sup>]. Les villes seules se défendirent opiniâtement. Celles de l'intérieur, Cabira, *Amasée* <sup>2</sup>, *Eupatoria*, ne purent longtemps tenir: mais il en fut autrement des grandes places maritimes. Amisos et Synope, dans le Pont, *Amastris*, en Paphlagonie, *Tios* <sup>3</sup> et Héraclée Pontique, en Bithynie, se défendirent en désespérées, soit dévouement envers le roi, ou attachement pour leurs franchises helléniques, que le roi leur avait maintenues, soit au contraire terreur des corsaires appelés par Mithridate. Sinope et Héraclée même armèrent des navires contre les Romains. L'escadre de la première s'empara d'une flottille romaine qui amenait des blés de la péninsule taurique à l'armée de Lucullus. Héraclée ne tomba qu'au bout de deux ans de siège, les Romains lui ayant coupé ses communications par mer avec les villes grecques et cette même péninsule, et la trahison s'étant mise dans la garnison. Amisos était réduite à la dernière extrémité: les soldats y mirent le feu, et, protégés par les flammes, s'embarquèrent sur leurs vaisseaux. A Sinope, où un hardi chef de pirates, *Séleucus*, et l'eunuque royal, *Bacchidès*, conduisaient la défense, la garnison pilla les maisons avant de quitter la ville et brûla les vaisseaux qu'elle ne put emmener: on raconte que Lucullus y trouva encore 8,000 corsaires et qu'il les fit passer au fil de l'épée: la majeure partie des défenseurs de la place avait cependant pris le large. Tous ces sièges durèrent deux années et plus, à dater de la bataille de Cabira (682-684). Lucullus les confia à ses principaux

Sièges des villes.

72-70 av. J.-C.

<sup>1</sup> [Sur la côte, à mi-chemin entre Amisos et Trébizonde.]

<sup>2</sup> [*Amazea Gazacena*, sur l'Iris, au sud d'Amisos.]

<sup>3</sup> [Sur la côte à l'est d'Héraclée, chef-lieu de l'Amastriane, autrefois *Sesamos*. — *Tios* ou *Tium* entre Héraclée et Amastris.]